

LE SONNET

Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet. BOILEAU.

Cette gracieuse création des anciens poètes français, qui semblait partager l'oubli des auteurs qui en ont fait leur principale préoccupation littéraire, est entrée, de nos jours, dans une ère de renaissance digne des temps passés, mais qui fera, sans doute, avant peu, regretter l'ombre prudente dans laquelle on avait eu soin de la tenir. La prodigalité des auteurs, cette plaie des littératures encore jeunes, leur désir insensé d'exceller dans tous les genres, et l'emploi peu autorisé qu'ils ont fait du sonnet lui ont ôté la plus grande partie de ses charmes en lui faisant perdre le prestige dont l'avaient entouré les poètes des grands siècles littéraires. Chacun doit s'arrêter au genre qui lui convient. Imitons en cela les seuls que nous devons imiter. Corneille, qui savait si bien chanter les héros, la haine et les combats, chercha-t-il jamais à emprunter à l'harmonieux Racine les accents tendres et passionnés de l'amour? Et Boileau dont les traits acérés, mordants comme son esprit, sortaient du moule de la satire en vers pleins d'ironie calme et de noblesse sans prétention, devait-il aller, de sang-froid, comme il le dit lui-même :

..... et sans être amoureux  
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ?

Tel sait bercer suavement notre âme des notes plaintives de la touchante élégie, qui sent son vers se cabrer, impuissant, devant les exigences invincibles de l'ode majestueuse, ou se traîner languissamment au milieu des grâces de l'élégante idylle. Les œuvres entières du grand critique ne nous font voir que deux sonnets. Cette réserve chez un tel génie nous montre qu'il savait faire justice de son peu d'aptitude pour ce genre, comme des sottises prétentions de Pelletier. L'exemple est à suivre.

Mais aujourd'hui que la manie d'écrire a fait naître l'idée des enciers intarissables, et l'espérance dans le cœur des papetiers de faire fortune : que pour avoir aligné six vers, jamais héroïques, mais plus ou moins alexandrins, on croit devoir à sa réputation de tout tenter en littérature, on tient peu compte des observations qui pourraient arrêter, dans leur folle ardeur de produire, ceux qu'une étincelle du feu sacré a pu quelquefois enflammer. Trompés par les illusions de la première jeunesse, les plus débiles nourrissons des muses, prenant au pied de la lettre le vers du grand-maitre :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

voient déjà entre les deux tercets des quatorze vers si péniblement conçus, rayonner la couronne de l'immortalité, et se délectent par avance du plaisir qu'éprouveront leurs contemporains, en trouvant dans leurs œuvres *Phœnix* que l'on cherchait encore au siècle du Grand-Roi, si fécond en chefs-d'œuvre et en inspirations poétiques. Non ; un sonnet sans défaut ne vaut pas un long poème. Pour nous, tout sensible que nous sommes à ses grâces et à ses délicatesses, nous échangeons volontiers le plus beau d'entre tous pour les huit vers dans lesquels Boileau en a donné les règles. L'ignorance et l'incapacité d'écrire un poème peuvent seules donner cours à une interprétation contraire à celle que nous faisons de ce vers si mal interprété.—Il veut dire, dans son sens hyperbolique, que le sonnet, vraiment digne de son nom, doit être marqué au coin de la perfection la plus grande et du goût le plus exquis. Les vers suivants de Boileau n'en sont-ils pas la preuve :

Surtout de ce poème il bannit la licence,  
Lui-même en mesura le nombre et la cadence.  
De crainte qu'un vers faible y put jamais entrer,  
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.

Et ceux-ci, où, passant en revue les maîtres en ce genre, il dit :

A peine dans Gombaut, Mainard et Malleville  
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

n'en sont-ils pas une confirmation sans réplique ? Le sonnet, dont on se servait autrefois pour exprimer des idées nobles, piquantes ou gracieuses, est maintenant le moule banal où l'on jette sa pensée, quelle

qu'elle soit, sans égard au nombre, à la cadence, à la force ou à la faiblesse du vers qui en doit contenir l'expression. De plus, tous les sujets sont bons. Votre ami, simple vicair de St.\*\*\*, a-t-il été nommé curé de St.\*\*\*, vite, un sonnet apprendra aux populations, peu étonnées d'ailleurs, les heureux changements pécuniaires qui vont s'opérer dans la bourse de Plumbeville de naguère. Et si le jeune notaire d'un village quelconque parvient au siège des conseillers, il redira lui-même, dans les quatorze vers requis, les diverses phases de ses luttes acharnées, sa victoire éclatante et les enivrements des honneurs municipaux.

Nous le répétons donc, les sonnets, quels qu'ils soient, ne rendront jamais leurs auteurs immortels.

La fleur de l'immortalité n'est pas si facile à cueillir. Elle ne croît que sur les monts élevés, au dernier sommet de l'arbre de la science, bien près des cieux. Les chemins qui y conduisent, hérissés de mille aridités, nous enseignent que peu d'auteurs y sont parvenus. Heureux ceux qui peuvent s'élever assez haut pour jouir de l'éclat éblouissant de ses couleurs et s'enivrer un instant de ses parfums.

Si nous nous montrons sévère à ce sujet, ce n'est pas que nous croyons ce genre de littérature indigne de l'attention de nos poètes, et que nous ne soyons justement pris d'admiration devant un sonnet sans défaut :

Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,  
Et cet heureux phénix est encore à trouver.

dit Boileau ; et nous nous y tenons, malgré les citations et les récriminations de tel poète et de ses trop complaisants défenseurs.

Nous dirons donc à nos poètes : moins de sonnets ; plus de poèmes. Vingt défauts dans un poème se pardonnent plus facilement qu'un seul défaut dans un sonnet. Les sujets dignes de vos muses ne manquent pas. Notre histoire en offre à chacune de ses pages, et de remarquables, qui n'ont pas encore eu leurs poètes. Chantez nos gloires, nos hommes et nos institutions, vous attacherez par là vos noms à des œuvres durables, et l'on se souviendra de vous.

G. O.

CORRESPONDANCE

[NOTE EDITORIALE.— Nous croyons devoir publier les correspondances qui nous sont adressées, relativement à des sujets de critique littéraire, pourvu qu'elles ne sortent pas de certaines bornes. Nous en laissons la responsabilité à leurs auteurs.]

CRITIQUE LITTÉRAIRE

M. le Rédacteur,

Me permettez-vous un mot de critique au sujet du poème de M. Louis-H. Fréchette sur Papineau ? M. Fréchette est un heureux poète qui n'a jamais été critiqué, et qui est salué comme le plus grand de nos poètes par votre collaborateur DELTA. Crémazie se trouverait au-dessous de cette étoile de première grandeur. Le talent de M. Fréchette est assez élevé pour apprécier et reconnaître une juste critique de ses vers. Il me répugne toujours de prendre un rôle de critique ; c'est une tâche délicate : vanité d'auteur est facile à blesser.

M. Fréchette est un romantique et un disciple de Victor Hugo ; il s'inspire de la littérature contemporaine. Mais peut-on, en littérature, être un disciple aussi grand que le maître ? Peut-on surpasser son modèle, comme dans l'art de peindre ? Je ne le crois pas.

Je suis un éclectique dans les lettres, autant un classique qu'un romantique. J'admire toujours Molière, Corneille, Racine et Boileau ; je n'en admire pas moins les poètes contemporains. Il me semble que l'art est plus pur et plus élevé chez les classiques, pendant que le génie des modernes, pour paraître magnifique, en est souvent moins sublime et moins vrai. D'un autre côté, il y a dans notre siècle des écrivains, comme Villémin et Cossin, qui semblent descendre en ligne directe du siècle de Louis XIV, par leur inspiration constante de ses beaux modèles. Enfin, les lettres et les arts ont fait des progrès, de nouvelles idées ont dominé l'esprit humain, et c'est être de son temps que d'accorder aux écrivains contemporains l'élevation de la pensée et de grandes qualités de style qui rendront immortels plusieurs noms du dix-neuvième siècle.

Beaucoup d'hommes de lettres et d'hommes du monde lettrés sont de ce sentiment, au Canada.

Je reviens à M. Fréchette. Il nous présente d'abord Papineau comme un

..... de ces grands cœurs à la trompe olympique :

Imprimant sur notre âge sa gigantesque empreinte,  
Il s'est levé debout dans sa majesté sainte.

Tout ce dernier vers est redondant. Le poète emploie trop souvent les adjectifs ronflants, comme gigantesque, immense, épique, olympique, stoïque, héroïque, éternelles victoires, éternes orages, etc.

M. Fréchette compare

..... un moissonneur appuyé sur sa gerbe

à Papineau, "vaineu stoïque" dont

L'œil, encore imprégné de lueur héroïque,  
Plonge serein dans l'avenir.

Je mets en prose les trois derniers vers de la troisième strophe : "Papineau laissait vieillir, en cultivant des fleurs, ses mains octogénaires, qui remuaient jadis les tonnerres des forums."

Laisser vieillir ses mains n'est pas une expression poétique.

Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères.

Ce vers a trop d'emphase.

Lui, le puissant tribun que la foule en démençait.

Savait tous les jours d'une clameur immense.

Relégué désormais dans un monde idéal.

Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue.

Il dormait dans l'oubli.

Les deux premiers vers commencent en *illos* et finissent en *pathos*, comme la pièce elle-même. Je ne comprends pas bien, au troisième vers, dans quel monde idéal il était relégué. Au quatrième vers, qu'on croyait abattue ne veut rien dire : qui pouvait croire que la fierté de Papineau fut abattue ? Au cinquième vers, il dormait dans l'oubli est une expression qui n'est pas juste ; on dit d'un homme obscur qu'il dort dans l'oubli, comme on le dit aussi d'un poème médiocre.

Voici une strophe dont la fin est belle :

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes

Dorait de l'Ottawa les ondes murmurantes.

Au-dessus des flots noirs, sur le coteau penchant.

Où l'aigle canadien avait plié son aile.

On le voyait, debout comme une sentinelle.

Regarder le soleil couchant.

Mais comment, le soir devant les flots, le poète

peut-il dire ensuite : au-dessus des flots noirs ?

Les flots ne peuvent être noirs et dorés à la fois.

Le bruit des eaux brisant sur les écores,

Les murmures du vent dans les grands pins sonores.

La chanson des oiseaux, la plainte des bois sourds.

Tout ce concert confus de rumeurs innombrées

Qui s'élevait, la nuit, de l'onde et des ramées.

Tout lui parlait des anciens jours.

Au premier vers, les écores sont là pour rimer avec les grands pins sonores du second vers, qui résonne bien du reste. Au quatrième vers, je ne comprends pas rumeurs innombrées. Comment ces bruits de la nature qu'il énumère et qu'il appelle rumeurs innombrées, quoiqu'il les nomme, peuvent-ils rappeler les anciens jours à un mortel quelconque ?

Ouvrant au souvenir l'essor de ses pensées,

Ce débris glorieux de nos grands jours passés.

Géa d'une autre époque oublié parmi nous,

Comme il vous égarait de sa hauteur sereine.

Colosses d'aujourd'hui, tombe contemporaine.

Qui n'allez pas à ses genoux.

C'est en ouvrant l'essor de ses pensées au souvenir, que ce débris glorieux, en même temps que ce géant, d'une autre époque érase de sa hauteur sereine la tourbe contemporaine qui n'allez pas à ses genoux. Le poète est mieux fait en mettant, au dernier vers : "Qui n'allez pas à ses genoux," puisqu'il s'adresse à des contemporains. Il me semble que la tourbe contemporaine, que M. Fréchette méprise, contient des hommes aussi remarquables que M. L. J. Papineau, sinon par une éloquence aussi entraînante, du moins par un savoir aussi profond, une connaissance plus étendue des lettres, et une philosophie plus élevée.

Il compare l'âme de Papineau

..... à ces hauts pics dont les cimes neigeuses

Dressent dans le ciel pur leurs altières splendeurs.

C'est une vieille image.

Il lui semblait entendre, au milieu des rumeurs

Son grand nom résonner, ainsi qu'une fanfare.

Au-dessus d'immenses clameurs.

A juger par le sens de la phrase, au milieu des rumeurs vient là comme une cheville.

Mystérieux échos du passé ! les rafales

Lui jetaient comme un bruit de marches triomphales ;

Puis son œil s'abaissait d'une étrange clarté ;

Aux éclats de la poudre, au son de la trompette.

Il avait entendu claquer dans la tempête

Le drapeau de la liberté.

Comment les rafales, les vents qui font sur la terre la pluie et le beau temps, peuvent-ils être, même en poésie, les échos mystérieux du passé, et jeter comme un bruit de marches triomphales ? Et à la fin de la strophe, entendre claquer un drapeau n'est pas très-poétique.

Immortelle phalange au courage invaincu

Qu'il commandait jadis ; et la main sur l'histoire.

Il comptait en pleurant les compagnons de gloire

Auxquels il avait survécu.

Au courage invaincu n'est pas harmonieux ; on dit un courage invincible. Plus loin, M. Fréchette est dit mettre les yeux sur l'histoire au lieu de la main sur l'histoire.

..... Insondable mystère,

Qui fait presque toujours succéder, sur la terre,

Aux triomphes d'hier, les revers d'aujourd'hui !

Qu'est-ce que cela veut dire ? Insondable mystère !

Et pourtant—ô chaos de la pensée humaine !—

Ce génie, héritier de quelque ombre romaine.

Avait encore en lui des éblouissements.

Comment est-il étonnant qu'un tel génie ait eu des éblouissements ? C'est vraiment un chaos de la pensée humaine.

Vain hérosisme ! In soir la mort, la mort brutale,

Vint le tou-cher au front de sa marque fatale ;

Vaincu par l'âge, hélas ! ce mal sans guérison....

Il y a redondance et pléonasme aux deux premiers vers. Que veut dire le dernier ?

Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse.

L'on eut dit que déjà sa tête glorieuse

Rayonnait d'immortalité.

Deux alexandrins ampoulés et un vers de huit syllabes pour dire que le nom de Papineau est immortel.

Et ceux qui purent voir sa figure mourante.  
Que le reflet vermeil de l'écidant baignait.  
Crurent—dernier verset d'un immortel poème—  
Voir ce soleil couchant dire un adieu suprême  
A cet astre qui s'éteignait.

Ces vers sont bons, et les deux derniers font image. M. Fréchette s'est peut-être souvenu de cette image du poète, que la mort de l'homme juste est la fin d'un beau jour. Mais Papineau, me dit-on, est mort dans un jour d'hiver, sombre et neigeux ; peut-être n'a-t-il pu voir le soleil couchant, mais il a vu la face de Dieu.

Ce n'était pas la mort, c'était l'apothéose !  
Maintenant, parlons bas : il est la qui repose.  
Au détour du sentier si sauvage et si beau  
Qu'il aimait tant, le soir, à gravir en silence ;  
Et les grands ormes verts que la brise balance  
Souspirent seuls sur son tombeau.

C'est la plus belle strophe d'un poème, et la seule qui soit sans faute de goût.

..... car celui  
Qui mit sur Papineau la dalle mortuaire  
Avait enveloppé dans le même suaire  
Tout un passé mort avec lui.

M. Fréchette confond, dans ces vers, le fossoyeur avec l'ensevelisseur.

Je passe d'autres vers dont le lecteur lettré a sans doute reconnu les défauts. En outre, M. Fréchette répète, au cours du poème, l'adjectif grand huit fois, ce qui fait neuf fois avec le substantif grandeur. Il y a, je ne sais pourquoi, clameur immense au singulier, et innombrées clameurs au pluriel. Il parle trois fois de l'antiquité, pendant qu'un seul souvenir évoqué des anciens eût suffi : ces grands cœurs à la trompe olympique ; tous ces héros sortis d'un monde antique ; ce génie, héritier de quelque ombre romaine, etc., etc.

Je conclus que le poème définitif qui manquait à Papineau, suivant Delta, n'est pas encore fait. Certes, Papineau fut un tribun éloquent, et il a sa place marquée dans notre histoire ; mais je ne crois pas que ces vers de M. Fréchette servent à immortaliser son nom. Le poète n'aura pu suivre l'exemple d'Homère, qui rendit ce service à Achille.

La première règle d'un poète devrait être de mettre des pensées dans ses vers : on compose mieux, en vers ou en prose, quand on sait bien ce qu'on veut exprimer. Il faut aussi tourner et retourner le vers en prose pour connaître s'il s'énonce avec clarté, de sorte qu'on ne puisse rien ôter ou ajouter sans nuire à l'ensemble de l'œuvre. C'était la méthode de Voltaire de tourner ses vers en prose, afin de les corriger. C'est, d'ailleurs, ce que j'ai fait en critiquant la poésie de M. Fréchette.

M. Fréchette a un talent naturel de faire des vers, mais il n'a pas assez étudié les origines de la littérature française ; il ne corrige pas assez ses vers ; il a toujours suivi Hugo, et il est périlleux, pour un talent comme le sien, de suivre un tel génie. Les classiques ne sont pas à dédaigner. Dans les vers de Lafontaine, par exemple, tout est à sa place, toute virgule est nécessaire. Il serait à souhaiter que M. Fréchette eût toujours à ses côtés une critique aussi sévère que Boileau l'était pour Racine.

Au dix-septième siècle, Soudery commençait son *Marie*, poème dédié à la reine Christine de Suède, par ce vers :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Georges de Soudery fut très-honoré en son temps ; il fut membre de l'Académie française, mais Boileau a dit que ses écrits sont *depuis de bons sens*, et la postérité a confirmé le jugement de Boileau. De même on ne lit plus les romans de sa soeur, mademoiselle de Soudery. Les écrivains du grand siècle firent oublier ces innocentes productions. C'est par le simple et le vrai qu'on arrive au grand. Il n'est pas nécessaire de répéter plusieurs fois les adjectifs grand et sublime pour être sublime et grand.

Le seul conseil que j'eusse à donner à M. Fréchette serait de travailler avec plus de soin : "poésie, et républicisme." Victor Hugo, qu'il admire, a étudié les anciens auteurs français ; j'estime que le grand poète sait par cœur la littérature des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Son meilleur roman, *Notre-Dame de Paris*, est en quelque sorte un tableau saisissant du génie et des mœurs du moyen-âge.

Il me semble que, pour être poète de quelque valeur dans la langue française, il faut connaître, comme les contemporains célèbres, l'histoire littéraire et la langue des siècles antérieurs.

UN AMATEUR DES BELLES-LETTRES.

VARIÉTÉS

—Eh bien ! comment avez-vous trouvé le

dud Y... ?

—Mais assez insignifiant.

—Ca se conçoit, il est si modeste.

—C'est possible, mais il est fâcheux d'avoir par excellence une qualité qui ne permet pas aux autres de se montrer.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 136, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Australie et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.